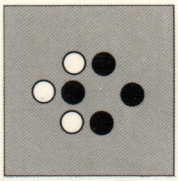
Claude Delmas

Chronique des guerres occitanes

roman



P.O.L

Chronique
des
guerres occitanes

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Flammarion

LE PONT DU CHEMIN DE FER EST UN CHANT TRISTE DANS L'AIR
LES EXTRÊMES CLIMATS
LE SCHOONER
LE JEUNE HOMME IMMOBILE
GRANDE NEIGE, GRAND SOLEIL
DES REINES SONT MORTES JEUNES ET BELLES
YAMILÉE

Aux éditions Julliard

LE BAIN MAURE

Aux éditions Hachette/P. O. L
(sous le nom de Dieudonné Jourda)

HISTOIRE DE BILLY ET LA MIENNE

Claude Delmas

Chronique des guerres occitanes

P. O. L
26, rue Jacob, Paris 6e

© P. O. L éditeur, 1983
ISBN 2-86744-004-1

I

Sortant de l'Etat-major de province, une caserne en briques roses, sans doute un ancien couvent, dans un quartier pauvre, un de ces quartiers populaires remplis d'odeurs de fruits désintégrés par la pluie dans les caniveaux, je passe devant une vieille affiche, ENGAGEZ-VOUS, RENGAGEZ-VOUS DANS LA TERRITORIALE, de part et d'autre de laquelle se tiennent deux hommes en faction et je m'enfonce à nouveau dans la ville à travers un dédale de rues étroites montantes et descendantes qui me rappellent certaines promenades ibériques.

Les faubourgs, la façade d'un hôpital, des maisons grises, défraîchies, à l'alignement approximatif. La pluie chaude et baveuse continue de glisser sur

mon imperméable. Mes oreilles bourdonnent encore sous l'effet du balancement de l'avion pendant la descente dans le brouillard, une descente précautionneuse, lente, interminable. L'appareil tanguant en douceur, premier aperçu de ce pays entre deux nuages, la montagne et la mer saisies dans un même regard, leur voisinage immédiat, l'une se faisant avaler par l'autre. Une aérogare de province, pimpante, environnée d'oliviers et de pins parasol. Sur les terrasses, des hommes en treillis, l'arme à la hanche, surveillant l'arrivée et le roulage au sol de l'avion, arrosés de crachin.

Amertume d'une nuit sans sommeil et du souvenir de mes adieux hâtifs à Marie-Anne qui sanglotait, qui n'a pas arrêté de pleurer pendant des heures, incommodée par l'absorption nocturne de plusieurs bières. Nous avons eu l'un pour l'autre jusqu'à l'aube des caresses informes, inefficaces, alors que, depuis des semaines : plus de corps nus et moites au côte à côte, nous dormions dans des chambres séparées.

Putain, que je déteste ça soudain, ces départs, ces voyages, ces arrivées, ces villes inconnues sous la pluie, tout ce dans quoi s'évanouit l'identité du voyageur et qui prolonge, qui perpétue sans les renouveler les innombrables déplacements professionnels auxquels j'étais tenu ces dernières années.

Pauvre fou, qu'attendais-je vraiment de ces horizons ? Des étés éternels ? Que les rues soient peuplées de filles en blanc, radieuses sous leur châle, venues pour m'accueillir dans le soleil de midi ?

Qu'adviendra-t-il de la suite de cette journée ?

Elle sera faite d'incertitude, de vague à l'âme persistant, d'errance.

Dans le centre de cette ville-capitale de province, je visiterai toutes les rues et leurs magasins, je visiterai la forteresse, le Musée municipal, le Musée d'art populaire dans les vitrines duquel j'essayerai de deviner l'âme de ce pays, je visiterai plusieurs bars, plusieurs cafés, m'installerai sur de larges banquettes en moleskine pour lire la presse locale (aucune mention des récents événements dans le récit que m'en a fait l'Etat-major), la presse nationale (là-haut, la vague des suicides citadins s'amplifie, qui a pris naissance dans les quartiers résidentiels pour s'étendre à des milieux plus populaires où elle présente un caractère nettement moins spectaculaire) et la presse internationale (au S..., nouvelle offensive de la junte contre les guerilleros ; un ouvrier va identifier à la morgue le corps de sa fille ; il s'étonne de la voir enceinte alors qu'elle ne l'était pas deux jours auparavant ; en la déshabillant, les employés de la morgue découvrent que ceux qui l'ont tuée lui ont ouvert le ventre et y ont

enfermé, avant de la recoudre, la tête de son fiancé), je jetterai les journaux sur la banquette, réglerai ma dernière addition, me lèverai, sortirai dans la rue et... tomberai sur un ami de jeunesse, Andrew Morton, qui me donnera l'accolade en s'écriant : « Je savais bien que j'allais te rencontrer, j'ai lu ton nom sur la liste des nouveaux arrivants... »

Nous irons ensemble dans un autre café, puis nous irons dîner, longuement, puis nous irons au bordel.

Je ne sortirai du bordel qu'à l'aube, ivre, éreinté et prêt à la désertion.

Pour finir, la course folle jusqu'au bourg de montagne où stationne ma section, dans un engin d'un autre âge conduit par un dingue, sans doute un type éméché, qui n'hésitera pas à prendre le risque de nous faire verser plusieurs fois dans un ravin.

J'assume donc, depuis l'aube, le commandement d'une section composée de vingt hommes de troupe spécialistes de la guerre subversive.

Le périmètre dont le contrôle nous échoit est formé d'une série de massifs fermés et d'accès difficile. Mais je dispose d'une voiture pour mes déplacements personnels ainsi que de deux véhicules blindés qui sont garés sous le préau de l'école publique.

Le village, au creux d'un val, une sorte de bourg ; on dit qu'il fut autrefois très prospère.

Des vignes sur les coteaux, étroites, morcelées, bien exposées au soleil, les dernières sans doute avant les pâturages.

Autour de moi, des parfums de plantes inconnues flottent dans l'air.

Je m'assieds sur un rocher de forme arrondie qui fait partie d'une série de blocs de pierre dominant les prairies, une sorte de chaos, d'éboulement. C'est là que commence la vraie montagne, là que je prends l'habitude de m'isoler en fin de journée pour tenter de reconstituer mentalement le passé avant de me refaire une santé ou, tout au moins, une morale.

Au loin, à l'autre bout de la plaine qui s'étale à mes pieds, demi-cercle de plages immobiles.

Devant ce paysage, il me semble que je retrouve un peu de calme et que les pensées noires vont assiéger en moins grand nombre mon esprit.

Imaginer que je m'installe ici pour l'éternité et qu'on m'y assigne la place étrange d'un interminable guetteur.

Essayer de grimper plus haut chaque jour.

Il fait doux. Quelques-uns de mes hommes sont encore rassemblés dans la cour. La lueur de la lune tombe toute blanche sur leur tête. Ils discutent en cercle. Dissimulé dans l'ombre du balconnet de fer de ma chambre, je les regarde et j'essaie d'entendre ce qu'ils disent car ils parlent peut-être de moi.

Je ne connais pas encore ces hommes, mais leur rudesse et leur bonne humeur m'impressionnent.

Un belle et tranquille journée tire à sa fin. Mon premier dimanche. Somnolence, inactivité. Je n'ai presque pas quitté ma chambre, soignant mes ampoules aux pieds, mes écorchures, écoutant du balcon les bruits de la montagne toute proche, écrivant ma première lettre à Marie-Anne et aux enfants, préparant mentalement la journée du len-

demain et les quelques paroles que je me contrains d'adresser quotidiennement à mes soldats réunis à l'aube dans la cour.

Remarquables par leur concision, paroles pacifiques et de bon sens. Moi qui ne sais rien, j'entreprends de dire à ces soldats comment vivre ici, comment s'adapter, comment durer, comment garder son sang-froid, comment faire son trou, mais sans jamais cesser d'ouvrir l'œil.

Car je ne sais rien de ce pays, je ne sais rien de sa nature et de son peuplement. Ce qu'il est convenu d'appeler le Midi n'avait jusqu'ici qu'une existence abstraite à mes yeux, celle des surfaces planes, hachurées, aux limites précises, que donnaient à voir les cartes murales de ma première école ou bien se résumait pour moi à quelques villages du Lubéron, à quelques villes exotiques, à quelques hôtels de la Riviera qu'il m'arrivait, enfant, de visiter avec ma famille.

Arpentant l'espace de ma chambre, je reconstitue à voix haute le discours de l'instructeur militaire auquel j'étais confronté, il y a deux semaines, avec quelques autres réservistes :

> « ... *Ce pays, ce pays que certains d'entre vous croient connaître... Foutaises... L'époque des grandes migrations saisonnières vers les paysages familiers, paisibles, rassurants, est révolue... Le Sud, maintenant, c'est la guerre, cette drôle de guerre... Méfiez-vous de ces fem-*

mes qui touillent leur repas sur le devant des maisons, de cet enfant qui ramène les bêtes du pâturage, de ces hommes simples qui sirotent en riant le pastis, de ces pêcheurs, sur l'autre rive, qui jettent calmement leur ligne au-dessus de l'eau avec un geste souple, ample, harmonieux... Ne vous précipitez pas sur vos appareils de photo mais assurez-vous de la proximité de votre arme individuelle, car ce gamin qui accompagne un troupeau n'est peut-être pas un berger mais un militaire de treize ans...

C'est au cœur inouï de cet été qu'éclatèrent, dans le Sud, les guerres occitanes, forçant le narrateur à abandonner les capitales plus ou moins insouciantes du Nord, à abandonner sa famille, son travail, ses amours.

Guerres innommables. Guerres larvées, ratées, achevées aussitôt qu'officiellement amorcées et toujours recommençantes.

Ayant fait fuir sa femme et ses enfants dans l'île natale scandinave, le narrateur file tout droit vers le Sud pour prendre, dans un bourg de montagne dont la population mâle s'est volatilisée, le commandement d'une section composée de vingt hommes de troupe spécialistes de la guerre subversive.

L'isolement absolu. Mais alors que le monde occidental est peut-être en train de crever, une certaine forme de bonheur, et la découverte de paysages mentaux inédits.

C'est au sein de cet univers immobile que survient Morton. Andrew « Bartholomeo » Morton, agent double, renégat, séducteur.

Après l'automne, au moment où la neige menace d'ensevelir le bourg, les montagnes environnantes, l'univers entier, le drame se prépare puis éclate, annoncé par le retour des souvenirs et des obsessions revivifiés, annoncé par l'accumulation de menaces alentour.

La guerre, comme autrefois, chair du monde et pourvoyeuse d'inédit.

9 782867440045

F1 0010 - 9-83 - 65 F

IMP. GROU-RADENEZ - PARIS 6 GRD